

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**En hommage à René Payant**  
**Pour une théorie du nomadisme intellectuel**  
*Vedute. (Pièces détachées sur l'art, 1976-1987), de René Payant,*  
préface de Louis Marin, Laval, Éditions Trois, 1987, 688 p.,  
32,95\$.

Gilles Daigneault

Number 50, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)  
Éditions Jumonville

ISSN  
0382-084X (print)  
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daigneault, G. (1988). Review of [En hommage à René Payant : pour une théorie du nomadisme intellectuel / *Vedute. (Pièces détachées sur l'art, 1976-1987), de René Payant, préface de Louis Marin, Laval, Éditions Trois, 1987, 688 p., 32,95\$.*] *Lettres québécoises*, (50), 65–66.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

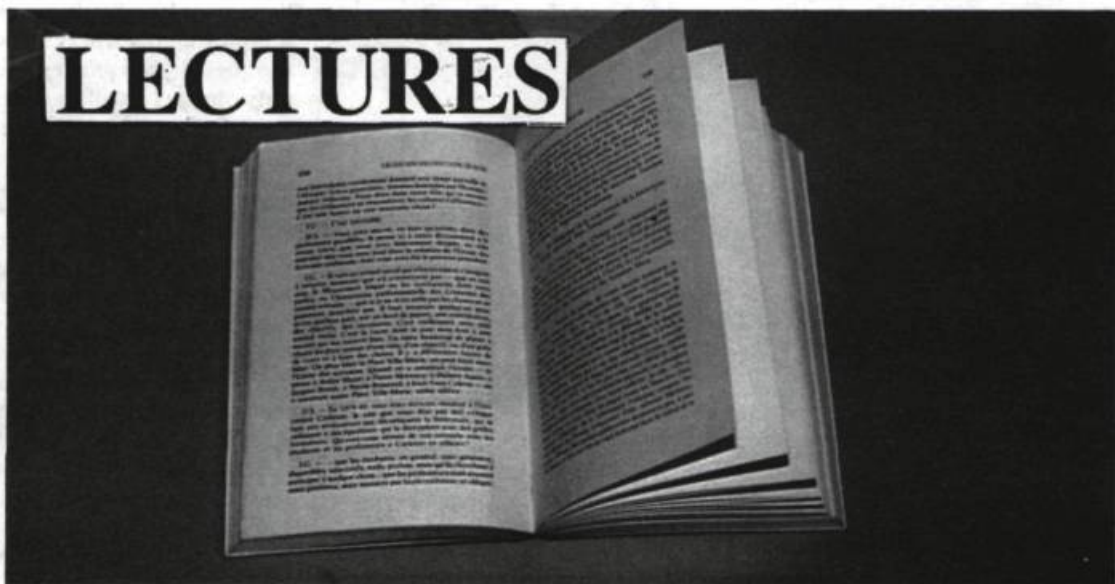
**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# LECTURES



En hommage à René Payant

## POUR UNE THÉORIE DU NOMADISME INTELLECTUEL

...il ne faudrait pas oublier que l'écriture sur l'œuvre d'art est un essai avec la langue. Un essai dans tous les sens du terme. Et je dirais, ce qui est troublant, que lorsque j'écris sur l'œuvre d'art, je prends conscience que les mots qui me viennent témoignent des mots qui me manquent. Et le texte est toujours le lieu de ce manque. Mais c'est là un effet fondamental de l'œuvre d'art : mettre la langue au défi.

**Vedute.** (Pièces détachées sur l'art, 1976-1987), de René Payant, préface de Louis Marin, Laval, Éditions Trois, 1987, 688 p., 32,95\$.

Commencer par une citation la recension d'un livre — malheureusement, il n'y en aura jamais qu'un — de René Payant, c'est déjà un moyen d'indiquer une amorce privilégiée de son discours critique. En effet, il mettait volontiers en épigraphe des extraits de ses nombreux livres de chevet, comme pour créer une zone tampon entre son texte et l'œuvre d'art dont il pressentait toujours la «résistance [...] au passage direct dans les mots». C'était pour Payant une autre manière de «jouer d'une manière rhétorique avec la langue».

On peut dire que la jeune histoire de la critique d'art québécoise risque aussi de devenir le lieu d'un manque : elle est marquée par la disparition brutale et prématurée de ses deux meilleurs praticiens, par surcroît les plus généreux et les plus engagés : Rodolphe de Repentigny (1926-1959) et, tout récemment, René Payant (1949-1987). Si on attend



René Payant

Photo: BM Holzberg-Parachute

encore une bonne édition des écrits du premier, les amis du second ont été plus vigilants et plus pressés. De là, ce gros ouvrage des Éditions Trois qui renferme l'essentiel de la pensée de Payant sur l'œuvre d'art (même si, pour ceux qui l'ont côtoyé, il y manquera toujours «le grain de la voix», comme c'est le cas pour Roland Barthes à qui Payant était apparenté à plus d'un titre).

*Vedute* réunit plus de 80 textes qui ont paru dans une trentaine de périodiques, dont certains n'ont connu ici qu'une dif-

René Payant, *Vedute*

fusion très restreinte. C'est dire toute la pertinence du geste des éditeurs et aussi la nature particulière de l'ouvrage : il s'agit d'interventions ponctuelles, de circonstance, qui s'offrent «non comme une totalité, dit l'auteur, mais comme une série de pièces détachées témoignant des essais accumulés pour comprendre l'œuvre d'art».

Il reste que ce mode de fonctionnement ne déplaisait pas à Payant qui a toujours privilégié l'équivocité et les oscillations du discours fragmentaire et éclaté, croyant celui-ci plus susceptible de témoigner de l'énigme de l'œuvre (et non pas de son secret qu'un discours plus organisé arriverait à dévoiler). Ici, l'attitude du critique et du théoricien rejoint celle du professeur : dans un texte particulièrement stimulant intitulé «La Classe comme lieu d'analyse», Payant pose que «l'art est de l'ordre des énoncés équivoques», que «l'histoire de l'art n'existe pas avant d'être enseignée» et préconise un «enseignement-construction» plutôt qu'un «enseignement-représentation». «L'énoncé univoque

(sans équivoque), continue-t-il, ressortit au discours du Savoir, du Vrai, alors que l'énoncé équivoque (à double sens) devient matière à interprétation(s) et laisse toujours, en fin de compte, régner l'incertitude».

Cela dit, Payant a eu le temps de faire lui-même la sélection des textes de *Vedute* et, surtout, de les assembler en un certain ordre. Aussi je crois qu'on n'a pas fini d'interroger le(s) sens de cette découpe de la part d'un auteur qui savait mieux que personne les implications de ce geste où il voyait pratiquement la définition de l'œuvre d'art et la condition de son autonomie. Ce n'est pas un hasard si le livre s'ouvre sur cette phrase apparemment anodine : «Le regard découpe dans la chair du monde, c'est la seule façon pour la vision de glisser progressivement vers la compréhension, voire la signification.» Pour Payant, «c'est peut-être là tout l'effort de l'œuvre d'art de créer des laps d'espaces qui deviennent significatifs».

Or, cette conception de l'œuvre comme un «espace autonome et différent du monde qui l'entoure» a amené Payant à s'en prendre à l'histoire de l'art traditionnelle — encore très largement répandue à l'université — qui ne fait de l'œuvre qu'un espace de représentation et se garde bien d'y appliquer des outils d'analyse empruntés aux autres sciences humaines, et notamment à la sémiologie. Pourtant, écrit Payant, «pour que



l'œuvre soit significative, il faut bien qu'elle s'organise en un système de signes intelligibles pour le spectateur qui la regarde». De là, ses attaques contre les iconologues qui ne voient pas que la peinture pense, qu'elle se pense elle-même — et ce, depuis la Renaissance! — avant de penser à représenter quoi que ce soit.

En fait, c'est un tout autre point de vue que le savoir iconologique qui sous-tend ces quelque 700 pages, un point de vue qui est double et dialectique. Encore une fois, le mieux est d'écouter Payant sur ses deux volets : «Celui de l'histoire de l'art. Une histoire de l'art préoccupée de théorie et qui s'élabore à partir de notions librement empruntées à la sémiologie, à la psychanalyse et à la sociologie. Ensuite celui de la critique d'art. C'est-à-dire la confrontation permanente avec l'espace contemporain, avec

l'art qui aujourd'hui se présente comme un questionnement des conditions historiques de son existence et qui oblige l'histoire de l'art elle-même à reformuler ses principes, à modifier ses outils.»

C'est ainsi qu'on verra Payant interroger, entre autres, avec les mêmes outils et, surtout, avec la même pénétration l'image de la Vierge dans l'Italie de la Renaissance («La Permanence de la Vierge») et le motif du drapeau chez Jasper Johns («De l'iconologie revisitée»), ou encore, faisant se télescoper les époques, l'anamorphose chez un jeune peintre québécois («Leçon d'anamorphose») et l'image publicitaire dans l'image de la Renaissance («Chiffrer le non-sens»). On n'en finirait pas d'évoquer le merveilleux effet d'éclatement que produit le continuel va-et-vient de Payant entre les sujets, les disciplines et les siècles... et ce, toujours à propos de deux ou trois choses qu'il sait de l'œuvre d'art et qu'il croit essentielles à son bon usage.

Dans la préface de *Vedute*, Louis Marin parle de l'importance d'«élaborer et [de] construire les concepts descriptifs des fictions de l'art» et il considère que «le livre de René Payant est l'une des contributions les plus décisives de notre temps à cette élaboration». Gageons que ce commentaire n'est pas qu'amical. □

Gilles Daigneault

## Le monde français

**La Francophonie. Histoire, problématique, perspectives** de Michel Tétu, Montréal, Guérin littérature, 1987, 380 p.

Michel Tétu, professeur de littérature québécoise et de littérature africaine d'expression française, sans oublier celle de la Caraïbe, à la Faculté des lettres de l'université Laval, était admirablement préparé par sa connaissance personnelle des divers milieux francophones répartis dans le monde pour traiter cet immense sujet qu'est la francophonie internationale, c'est-à-dire canadienne et américaine, européenne, africaine et asiatique. Son ouvrage est à la fois étoffé, solidement charpenté, maniable, souple et agréablement présenté. Ouvrez-le à n'importe quelle page, vous y trouverez sur-le-champ des sous-titres soulignés en caractères gras, des citations mises en

retrait sur un seul interligne, des plans et des tableaux nettement dégagés ou encadrés, une table des matières détaillée : voilà autant de qualités esthétiques et pédagogiques qui en facilitent la lecture ou la consultation à loisir. De sorte qu'on peut le tenir pour un livre de chevet.

La préface et l'avant-propos sont respectivement de Léopold Sédar Senghor, de l'Académie française, et de Jean-Marc Léger, l'un des grands pionniers de la francophonie. Brève et limpide est l'introduction (p. 25-28). Suivent les trois parties : I. Historique (p. 29-138), II. Problématique (p. 139-232), III. Perspectives (p. 233-279); en d'autres termes : le passé, le présent et l'avenir. La conclusion (p. 283-293) est plus substantielle que l'introduction. La bibliographie est sélective (p. 297-300). Les deux annexes (p. 303-321) contiennent

de précieux renseignements relatifs aux organismes officiels et aux 30 personnalités associées à la francophonie. Extrêmement utiles aussi sont les illustrations et les cartes (p. 323-353), l'index des personnes (p. 354-364) et l'index des principales associations et organisations (p. 365-368).

Ce volume forme un tout cohérent. Les trois parties sont indissociables, le passé, assez récent, le présent et le futur ne faisant qu'un. La partie III traite surtout du Commonwealth par rapport à la francophonie et de l'impact du premier Sommet francophone, tenu à Paris, en février 1986. Constructif, limpide, optimiste et riche d'aperçus, le livre de Michel Tétu, publié un mois avant le deuxième Sommet de la francophonie, tenu à Québec en septembre 1987, s'impose tout ensemble par la qualité de la présentation, l'ampleur et la sûreté d'information. □

Maurice Lebel